

Page 32 : Cinq sur cinq / Quarante ans de 4AD

Page 33 : On y croit / Noé Preszow

Page 34 : Casque t'écoutes? / Frédéric Hocquard

# MUSIQUE/

## Festivals, année zéro

Le site du Hellfest à Clisson (Loire-Atlantique), en 2019. PHOTO LAETTIA NOTARIANNI



Un concert à Barcelone, le 27 mars, avec test antigénique et masque obligatoire pour les spectateurs. PHOTO LLUIS GENE. AFP

# Les festivals se cherchent un nouvel allant

**Programmation, empreinte carbone, «expérience» du public, sécurité : qu'ils soient maintenus ou reportés à 2022, les festivals sont en pleine réflexion pour repenser un modèle à bout de souffle. Et promettent : rien ne sera comme avant.**

Par  
**PASCAL BERTIN**

«**P**ar notre esthétique musicale, notre programmation internationale, de 15 à 20% de public étranger et le plus grand terrain de camping pour festivaliers, nous cumulons les handicaps. Sans mauvaise volonté, il nous est impossible de nous adapter ou alors ce n'est plus le Hellfest», regrette Ben Barbaud, patron du grand raout métal sis en Loire-Atlantique. Au moins, les choses sont claires parmi les grands festivals français. Il y a ceux, comme le Hellfest, Solidays ou Garorock, qui ont à nouveau jeté l'éponge et donnent rendez-vous en 2022. Et les autres, qui vont tenter de se plier au cadre sanitaire défini par le gouvernement : public assis limité à 5 000 spectateurs avec distanciation.

## Un festivalier moins passif

Pour tous, une voire deux annulations auront forcément rimé avec réflexion, voire remise en question. «Le modèle actuel des festivals était

en bout de course sur bien des aspects. Leur économie était fragile et leur impact écologique lourd, même si les groupes en tournée font de plus en plus d'efforts. La pandémie a obligé nombre de festivals à réfléchir à tout ce qui n'allait pas», constate Pascal Viot, responsable de la sécurité du festival suisse Paléo et président de l'Institut suisse de sécurité urbaine et événementielle (Issue). Ainsi se dessinent de nouvelles pratiques qui seront mises en œuvre dès la tant attendue reprise dans les «conditions d'avant» et qui s'imposeront sur le long terme. Les organisateurs semblent plus que jamais concentrés sur leur cœur de métier, s'attachant à redéfinir leur «expérience» du point de vue du festivalier.

Premier axe travaillé : le public. «Chaque nouvelle édition du Hellfest nous a permis d'améliorer la sécurité pour les suivantes», résume Ben Barbaud. Sur le terrain, la crise sanitaire a encore renforcé le besoin de réduire les files d'attente et les attroupements, tout en facilitant la circulation sur un site, comme par exemple pour se déplacer d'un concert à un autre en pleine affluence. «On avait déjà di-

visé l'entrée principale en quatre, avec des barrières pour séparer le public. Cette organisation a encore plus de sens aujourd'hui. On va offrir un service en revoyant notre qualité d'accueil du festivalier, de son entrée jusqu'à sa place en passant par les stands, les bars, les toilettes... Toute amélioration de cette année devra être transposable dans les éditions suivantes», lance Jérôme Tréhorel, directeur des Vieilles Charrues, qui a prévu dix soirs de concerts mi-juillet en lieu et place des habituelles quatre journées pleines.

## «Des projets innovants et fédérateurs»

Une fois l'entrée passée, le festivalier devra se préparer à jouer un rôle moins passif. «Le public est un acteur de sa sécurité, les festivals sont en train d'en prendre la mesure», explique Pascal Viot, dont les formations de l'Issue délivrent des certificats en sécurité événementielle et gestion de foule. Le parcours utilisateur se voit repensé. Il recevra des infos à la manière d'un mode d'emploi sur sa participation, une sorte d'apprentissage croisé avec les organisateurs. Comment

enrôler le public, avoir une connaissance partagée sur le risque, et qu'il arrive à considérer les mesures prises? Cette acceptation sociale fera aussi partie du jeu.»

Les réflexions avancent aussi sur une amélioration des conditions dans lesquelles les fans assistent aux shows. «Nous travaillons sur les mouvements de foule tels que des interactions avec le public qui le mettent en danger, des mouvements mal maîtrisés, comme par exemple la reprise dans le rap francophone du "Wall of Death" ou du "Circle Pit", des danses rituelles venues du metal. Les fans en maîtrisent les règles mais, pour des publics non habitués, jeunes, parfois féminins, avec des artistes eux aussi peu expérimentés, les conditions sont réunies pour des accidents. Il faut réfléchir non sur le mode moralisateur, ni pour casser l'ambiance, mais par l'apprentissage, pour une interaction positive», préconise Pascal Viot.

Et la musique dans tout ça? Une fois les festivals de retour, il faudra composer avec des artistes eux aussi en manque de live. «Des programmations avaient été reportées de 2020 sur 2021 mais ce ne sera pas

possible d'encombre les décaler à 2022. Avec les nouveaux artistes apparus entre-temps, il y aura embouteillage, donc plus de choix», anticipe Jean-Paul Roland, directeur des Eurockéennes de Belfort, qui a annoncé début avril l'annulation de son édition 2021. La reprise ne s'envisage pourtant pas sans inquiétudes, du fait du contexte économique du secteur. «Avant la pandémie, la course aux cachets des artistes devenait folle, elle menaçait la viabilité économique de nos événements et les fragilisait. Cela a amené une réflexion sur nos métiers et leur sens, rappelle Marie Sabot, directrice du parisien We Love Green. Nous devons arriver à des événements avec des programmations différentes, avec une prise de risque sur des artistes que nous aimons beaucoup et des têtes d'affiche qui travaillent sur des projets fédérateurs et innovants.»

## Contre la course aux cachets

Paradoxe de la situation, cette aspiration rejoint l'esprit d'événements bien plus modestes en taille et plus jeunes, tels les festivals Baisers volés (Saint-Malo), Biches en Nor-





mandie et Check in Party (Creuse), organisés par la structure parisienne Octopus. «Nous ne sommes pas tant en opposition qu'en complémentarité des grands festivals», souligne Cyril Bahsief, son directeur général. Mais tous les «petits» comme Pete the Monkey, Biches ou Midi Festival, ont gardé une vraie identité dans leur programmation et surtout dans toutes les expériences, au point que certains y vont avec leurs potes sans même voir des concerts! La musique devient presque annexe et c'est le signe d'une réussite. Le public ne réagit pas tant aux têtes d'affiche qu'aux dates fixées l'année suivante, où il viendra revivre une expérience unique. C'est le maître mot et le modèle du festival de demain.»

Même son de cloche à Nuits sonores, où on lèvera le pied sur les noms ronflants. «On travaillait à la décroissance, à une billetterie moindre pour retrouver de la liberté dans la programmation et nous dégage de la starification du secteur», analyse Pierre-Marie Ouillon, le directeur artistique du festival lyonnais. Avant, il y avait bataille pour savoir quel festival allait décrocher tel artiste. Je suis serein sur

le redémarrage, l'escalade des cachets se sera calmée. Nous allons vivre une période exceptionnelle de ce point de vue, en nous émancipant des stars internationales. La réouverture ne pourra être autre que locale, il y aura un petit âge d'or de la diversité dont on dispose sur le territoire, le pays, l'Europe, aux dépens des têtes d'affiche internationales qui plombent les énormes festivals. Nous en profiterons pour durcir nos conditions et rationaliser un maximum les transports des artistes, mettre un frein aux voyages en jets...»

#### «Un rôle de médiation et de formation»

Réduire sa consommation et son empreinte carbone, c'est justement l'un des axes sur lequel s'est historiquement construit We Love Green. «Il va y avoir un travail sur l'entourage technique et technologique des grosses tournées internationales. On réfléchit depuis longtemps à réduire l'impact des tournées des grands groupes en Europe en essayant d'optimiser leur durée et leur coût de production. Cette année, on était en discussion avancée avec Gorillaz et Massive Attack, qui devaient faire

la démonstration d'une tournée d'un nouveau genre, avec le moins de matériel possible. Si chaque pays accueille ainsi un groupe, cela générera davantage d'emplois sur place, moins de poids sur la route. Peut-être que ça baissera aussi le coût des tournées, donc des cachets», anticipe Marie Sabot. «Outre les transports, notre autre levier sur l'empreinte carbone porte sur la nourriture. Nous évaluons la possibilité de passer la restauration en 100% végétarien et d'éviter la viande», ajoute Pierre-Marie Ouillon.

En plus de l'accent mis sur la logistique, We Love Green sensibilise également le public à travers des ateliers et des conférences, un passage obligé pour tout événement afin de partager ses valeurs. «Le festival a un rôle de médiation et son meilleur outil reste la formation. Les questions de la parité homme-femme et de la mixité sociale s'imposent comme des évidences. Nos programmes vont créer un élan, former une nouvelle scène locale plus paritaire qui jouera à Nuits sonores», se réjouit Pierre-Marie Ouillon. Alors à demain, et que ça saute. ◀

## LA DÉCOUVERTE



RAINX PRODUCTION

## Tauceti c'est du béton

Derrière le nom de scène Tauceti, on aurait volontiers imaginé un laborantin tout autant obsédé par la science-fiction et les étoiles que les grands anciens de la techno de Detroit, qui étaient allés jusqu'à dédier des disques aux anneaux de Saturne. Raté, Tauceti est en réalité Alizée, une étudiante lyonnaise en philosophie qui a mis à profit le second confinement et une année sabbatique entre sa licence et son master pour s'atteler à la réalisation de son premier EP. Avec le collectif de musique électronique grenoblois Icône – le plus ancien de la ville –, elle a écumé aux platines les salles iséroises, de l'Ampérage à la Belle Electrique mais, depuis un an, empêchée d'exercer son art, elle s'est rabattue sur ses machines, sur lesquelles elle s'exerce depuis la fin du lycée.

Le résultat, *Weapons 002*, est à mille lieues du disque de confinement intime ou dépressif qui semble devenir la norme de l'époque. Tauceti laisse parler la poudre, dans un style techno abrasif et sans compromis, quelque part entre le Berlinoïse Marcel Dettmann et les Parisiens du label Skryptöm. Cette orfèvre de l'enclume, qui a commencé son initiation musicale en se passionnant pour la batterie, déroule quatre titres, dont deux collaborations et un remix, qui sonnent comme de véritables cathédrales de béton. Paradoxe ultime, elles n'étouffent jamais l'auditeur. On attend avec impatience d'entendre la puissance maîtrisée de *Casual Midnight* ou *Uncertain Desire* résonner entre les quatre murs d'un club. Vite si possible.

**BENOÎT CARRETIER**

**WEAPONS 002**  
(Raise Booking)

## LE COFFRET

## Ska alors!



**STARING AT THE RUDEBOYS**  
(Pressure Drop)

Du ska britannique, l'histoire aura retenu The Specials, Madness, The Beat, Selecter et Bad Manners, le quintette qui a fait dans les années 80 le succès commercial de ce style né en Jamaïque. C'est oublier la cohorte de jeunes groupes qui se sont engouffrés dans la brèche et ont maintenu une décennie durant la vivacité de cette scène, féroce adversaire du thatchérisme.

Retraçant en 69 titres ces années prolifiques, encore vénérées aujourd'hui par les nostalgiques du label 2 Tone et de son damier noir et blanc, les trois disques de *Staring at the Rudeboys*, sous-titré *The British Ska Revival 1979-1989*, réunissent sous un même toit les différentes écoles de cette deuxième vague ska, hit singles, come-back des pionniers jamaïcains (Desmond Dekker ou Laurel Aitken), et débutants qui s'imposent plus tard dans d'autres registres (Graduate, qui deviendra Pears for Fears, The Akrylykz, mené par Roland Gift, futur chanteur de Fine Young Cannibals, ou Ded Byrds, où s'illustre Wayne Hussey, bientôt guitariste de The Sisters of Mercy). Tous ceux – nombreux – qui ne se sont jamais remis du *One Step Beyond* de Madness trouveront là matière à sautiller.

**B.C.**